

mande au Travail la grandeur, la force, la beauté, l'illustration. Les créations du génie sont marquées à ce signe, auquel on reconnaît la postérité d'Adam et les œuvres de l'homme. Le souffle de l'inspiration les conçoit, et les conçoit avec bonheur ; seul le Travail les enfante, et les enfante dans la douleur.

Voilà pourquoi le génie, dans la création de ses œuvres, est visité tour-à-tour par la joie et la douleur, l'enthousiasme et la mélancolie. Chaque cri d'admiration qu'il excite répond à l'un de ses soupirs ; plongé dans la souffrance encore plus que dans la vérité, il puise, dans des abîmes d'angoisse, la paternité de ses œuvres ; et il peut dire, en les regardant, comme une mère à l'enfant qui lui renvoie, avec son image, le souvenir de la souffrance : *vous êtes fils de mes douleurs.* C'est peut-être là le mystère de cette sympathie profonde que l'homme garde pour tout ce qu'il a produit. L'homme sent dans ses œuvres, avec le germe de sa vie, le tressaillement de ses douleurs.

Tout être créé a la vocation de se développer selon sa propre loi : l'éducation de la vie se fait selon les lois de la vie ; et l'éducation de l'homme n'est pas autre que l'homme lui-même se développant dans l'équilibre des lois qui régissent la nature humaine. Or, nous venons de le reconnaître, le Travail est, pour la nature humaine, une loi radicale, souveraine, indéclinable. Il en résulte immédiatement que le perfectionnement ou l'éducation de l'homme n'est possible que dans le Travail et par le Travail ; en d'autres termes, sans le travail, l'homme ne peut s'élever, il est imperfetible.

Tel est le caractère original, tel est le signe glorieux qui distingue la formation de l'homme de la formation des autres êtres de la création, le libre effort, le Travail volontaire. Donnez à une plante son sol, son atmosphère et son soleil, la plante croît et s'élève, son éducation est *fatâle*. Impuissante à l'effort, la Providence lui ordonne de céder à l'action des forces qui provoquent son développement. Il en est tout autrement de l'éducation de cet être que M. de Maisire nommait si bien la *plante humaine*. L'homme est une *activité*, son développement doit être actif. L'homme est une *liberté*, son développement doit être libre. L'homme est une être tombé, son développement doit être laborieux, il ne s'élève que par l'effort. A son développement normal sa nature fait obstacle ; il faut qu'il brise par son énergie cet obstacle à sa légitime croissance ; il faut qu'il porte dans un sillon douloureux, la trace du travail qui l'a touché, ou plutôt dont il s'est touché lui-même, pour coopérer dans la formation de sa vie, à l'action du Créateur.

L'homme est le chef-d'œuvre de Dieu, mais à l'achèvement de ce chef-d'œuvre, l'homme doit concourir. Mieux que ses propres œuvres, l'homme s'élève et se parfaît lui-même. Il faut qu'il demande à son propre labeur, le sceau de sa propre perfection ; et qu'à force de se sculpter, de se châtier et de se travailler lui-même, il hérite, aux jours de sa jeunesse l'honneur de sa virilité. Sans ce travail personnel par lequel l'enfant se façonne et se forme lui-même, son éducation ne se fait pas, elle se défait : il ne s'élève pas, il descend ; il descend par l'intelligence, il descend par la volonté, il descend par le cœur ; et sous ce triple rapport, il consomme en lui-même, par une paresse qui le déshonore et le déshérite de sa propre dignité, la déchéance de l'homme.

Regardez, voici l'enfant qui a travaillé ; il a secondé

son intelligence, affirmi sa volonté et contenté son cœur. Habitué par le travail, à une male résistance et à de chastes efforts, il a défendu sa vie contre les charmes et les environs du plaisir. Cette vie monte au lieu de descendre, et ne se répand sur les hommes que pour les embaumer de ses parfums et les couvrir de ses dons. L'intelligence, la volonté et le cœur ont en lui leur développement harmonieux. Le cœur a mis sur son front sa grâce, la volonté sa force, l'intelligence sa majesté ; et de ce triple rayonnement il se forme une beauté incomparable, beauté vraiment royale, qui annonce le roi de la création, et efface de son éclat, toute beauté créée. Il est plus beau que tous les spectacles des cieux, plus beau que tous les sourires de la nature, plus beau que toutes les beautés que Dieu fait reposer sur la terre, et dans l'épanouissement de sa beauté virile, il peut dire *j'ai travaillé, j'ai fait mon éducation, je suis un homme.*

Le Général Drouot.

“ Antoine Drouot était né à Nancy, le 11 janvier 1774, d'une famille plébéienne et pauvre, qui vivait honnêtement dans cette ville, du rude métier de la boulangerie. Dieu lui avait donné douze enfants ; Antoine Drouot était le troisième des douze. Issu de parents chrétiens, il vit de bonne heure, dans la maison paternelle, un spectacle qui ne lui permit de connaître ni l'envie d'un autre sort, ni le regret d'une plus haute naissance ; il vit l'ordre, la paix, le contentement, une bonté qui savait partager avec de plus pauvres, une foi qui, en rapportant tout à Dieu, élevait tout jusqu'à lui ; la simplicité, la générosité, la noblesse de l'âme ; et il apprit, de la joie qu'il goûta lui-même, au sein d'une position estimée si vulgaire, que tout devient bon pour l'homme quand il demande sa vie au Travail, et sa grandeur à la Religion.

“ Le jeune Drouot s'était senti poussé à l'étude des lettres par un instinct très-précoce. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des Frères des Ecoles Chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. On le reçut enfin. Ses parents, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collège, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique, avec tous les siens, et subir dans ses oreilles et son esprit, les inconvenients d'une perpétuelle distraction.

“ Le soir on éteignait la lampe de bonté henné par économie, et le pauvre Ecclier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter ardemment de ces rares occasions. Dès deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout ; c'était le temps où le travail domestique recommençait. A la lueur d'une seule et mauvaise lampe, il reprenait aussi le sien ; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait pas à lui manquer de nouveau ; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait, à ce rude soleil, la lecture de *Title-Live* ou de *Tacite...*”

“ C'était durant l'été de 1793 : une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne, dans